
Émotion arc-en-ciel

roman

HEDJOLE DZIEDZOM ESSIME KANGNI

EXTRAIT GRATUIT

chapitre premier

Les Éditions AGAU, Lomé, 2020

ISBN 978-2-37317-033-9

ebook PDF, 125 pages

I

Nous étions une famille bien unie autour de notre mère malade depuis quelques temps. Mes frères et mes sœurs étaient mariés et avaient donné de petits enfants à ma mère qui se réjouissait de voir ses petits enfants, que n'a pas eu la chance de voir notre père qui nous a quittés depuis des années. Malgré la marmaille d'enfants qui dérangent sa quiétude pendant leur vacance au pays, elle avait souci de mes enfants qui, disait-elle, le combleraient de bonheur, puisque j'étais encore célibataire. Mais n'avais-je pas voulu me marier ? La vie d'aujourd'hui a ses conditions .Le matériel a pris le pas sur les sentiments nobles qui unissent légalement et tendrement les époux .Que n'ai-je pas fait pour répondre à cet impératif social et affectif ?

Ma mère n'a jamais cessé de me rappeler ce devoir de l'être humain de s'associer à un autre pour son bien-être physique moral et psychologique.

Ses paroles sont des marteaux qui martèlent ma conscience.

On était à la fin du mois de mai, je lisais un roman un samedi après-midi dans mon petit bureau attendant à ma chambre à coucher lorsque j'entendis : « Soké...Soké...Soké » .C'était la

voix de maman qui tonnait de sa chambre malgré son état de santé défectueux. Je savais déjà de quoi il était question mais il fallait jouer le jeu pour ne pas trop l'inquiéter.

— Oui, mère, une minute et je suis à toi, avais-je crié pour qu'elle m'entende.

Je savais que la discussion allait tourner autour de mon mariage. Fonder un foyer lui était primordial et impératif. Pour ne pas rater ma chance auprès de celle qui m'est due, je devais tenter le coup quitte au ciel de m'orienter vers celle qui fera mon bonheur. Moi par contre, je n'avais pas encore la tête au mariage. Et puis le mariage n'est pas un rite pour qui pense vouloir le faire. Cela ne doit être une contrainte sinon ce n'est plus un mariage mais une mise en scène pour plaire aux hommes et échapper aux radotages et se donner bonne conscience. Se marier n'est pas un jeu.

Je poussai la porte du salon, le traversai et cognai trois fois la porte de la chambre à coucher de ma mère. Une voix faible, différente de celle qui m'avait appelé, me répondit et m'autorisa à entrer. Elle était couchée sur son lit, la tête posée sur un coussin, dans une pénombre. Son front était en sueur. Ma mère gardait le lit depuis plus d'un an à la suite d'une chute. Les médecins l'avaient déclarée tentionnaire. Ce mal qui l'a immobilisée nous avait tous surpris puisqu'elle n'en avait jamais manifesté de signe. Les docteurs, face à son mal, restent impuissants malgré tous les produits qu'elle ingurgitait.

Découragée à un moment de l'incompétence des médecins au village, elle a dû, à mon insu, faire recours à un tradithérapeute. Dès que je l'eus appris, je l'emmenai chez un spécialiste et la gardai avec moi. Quand elle me vit entrer, elle s'efforça de se redresser sur sa couche afin de bien me fixer et parler à son aise. Ce qu'elle fit non sans peine.

— Mère, je pense que tu ne dois pas bouger. Les docteurs te l'ont vivement recommandé.

— Pouf ! Mon fils, laisse ces docteurs de malheur qui ne font que nous tuer à petit feu. Depuis quand la barbe commence-t-elle à apprendre des choses aux cils ? N'oublie pas que le cil existe depuis avant que la barbe ne pousse. Moi j'ai vu plusieurs lunes bien avant ces enfants. Aussitôt devenus... je ne sais quoi, ils veulent m'apprendre ce que je dois faire. Ils s'opposent au fait que les femmes accouchent à la maison et ils veulent qu'au moindre malaise on court les voir. Moi c'est sans leur aide que j'ai survécu jusqu'à maintenant. Fils, crois- moi. Leurs médicaments ne sont que des poisons lents. Depuis que j'ai commencé à les avaler, je sens que mon mal est encore là et me rapproche chaque jour un peu plus de la tombe. Je préfère encore mieux les décoctions du vieux guérisseur Idrissou. Elles me soulagent plus que les remèdes de ces hommes en blanc. Je préfère retourner au village bénéficier des soins de mon guérisseur. Et puis n'oublie pas qu'il t'a sauvé

de la ripaille des sorciers, quand tu étais petit. C'est encore lui qui a pu guérir ton frère du mal mystérieux qui le rendait aveugle et paralysé ; enfin, c'est grâce à lui que ton père a vécu jusqu'à l'âge de quatre-vingt dix ans.

— Maman je connais bien cette litanie .Et nous en avons déjà parlé. Tu ne retourneras pas au village où personne ne se préoccupe de toi. Malgré ton âge tu continues à garder leurs enfants, à balayer ta chambre à préparer toi-même ton repas et même à puiser de l'eau au marigot. A ton âge tous ces travaux sont déconseillés. Tu as droit au repos. Tous ces tracas sont à la base de ta maladie. Ce n'est pas une histoire de mauvais génie comme tu le penses. Sache, maman, que ces mixtures que te faisait boire ton marabout, loin de te guérir te détruisaient. Arrête de penser que ces décoctions pestilentiennes sont en faveur de ta santé. N'as-tu pas constaté que dès le jour où tu les as laissées pour suivre les conseils des médecins ton état de santé s'est considérablement amélioré ? Pendant les six mois que ton marabout t'a traitée, tu n'as pas atteint un tel résultat.

— Je t'arrête tout de suite, fils. Ne vas pas loin .Que Dieu te pardonne ces sottises que tu profères. Ce n'est d'ailleurs pas pour parler de ces choses que je t'ai appelé. Ecoute bien ce que j'ai à te dire. Cela s'avère d'une grande importance. Avant de mourir, ton feu père m'a confié le désir ardent qu'il avait eu de voir tous ses petits fils dont les tiens. Mais hélas ! le destin

en avait décidé autrement. Il disait souvent qu'un homme devenu vieux et qui ne voit pas au moins les premiers-nés de tous ses enfants, avant de mourir n'est pas heureux dans l'au- delà. Pour cela moi je veux au moins accomplir cette mission qu'il m'a confiée de bénir le tien et rendre compte à mon mari. C'est ce que j'attends pour me dérober à cette terre douloureuse et aussi à ces piqûres et médicaments qui m'horrifient de jour en jour.

— Mère ce n'est pas aussi facile que tu le crois. Et puis tu ne vas pas mourir demain quand même.

— Qu'en sais- tu , toi ? Serais- tu par hasard le créateur ? Et qu'est- ce qui n'est pas facile à ton avis ? Tu n'as pas de femme et tu veux que ça soit facile ? Regarde ton frère Joshua. Il a deux merveilleuses filles, dont la première, née le même jour que moi, porte mon prénom « Mawoulawè » .Ta sœur Rejoice vient de mettre au monde son cinquième enfant. Ne parlons pas de ta demi-sœur Best qui a huit enfants et aussi de ton meilleur ami d'enfance Kaleb, qui en a deux. Mon fils, ne te sens pas offensé par mes propos. Etant mon benjamin, j'ai très envie de voir ton rejeton afin de m'en aller en paix et je saurai quoi dire à ton père là- bas. J'attends que tu te décides vite à prendre femme et à me donner un fils. Mais si tu persistes dans ton célibat et que tu laisses ta mère s'éteindre sans petit- fils, tu bloqueras ainsi l'ascension de mon âme vers le

monde des ancêtres. Je pense que tu ne le souhaites pas à ta pauvre mère !

— Maman, arrête de parler chaque fois de la mort. Tout ce que tu viens de me dire, bien que cela ressemble à du chantage, je vais m'exécuter .Mais je veux que tu saches au préalable ceci : ce n'est pas de gaieté de cœur que je suis encore tout seul ; ce n'est pas que je ne veux pas de femme, au contraire. Mais j'ai peur de tomber sur une de ces sangsues qui ne s'accrochent que pour sucer l'argent. Je suis un homme très riche et j'ai déjà fait l'amère expérience, mère .J'ai une belle maison, de belles voitures, une belle situation, bref, tout ce qu'il faut pour séduire une femme aussi dure soit- elle. Mère, toutes ces richesses, je les ai eues après des années de labeur et je ne veux pas faire l'erreur de prendre dans mes filets une grue dévoreuse qui va dilapider tous mes biens en un rien de temps. Mère, les femmes sont très ambitieuses de nos jours. Celles qui sont de bonne foi se comptent au bout des doigts, donc rares comme les larmes d'un chien. Moi je veux une femme combattante comme moi, celle qui va m'aider à prospérer et non à régresser.

— Je te comprends, fils .Mais tu dois savoir que l'on ne fait pas d'omelettes sans casser les œufs. Les femmes ne sont pas des arachides dont on découvre l'intérieur après décortiquer. Si tu veux vraiment une bonne femme, féconde et à ton goût, il va falloir en chercher. Ce n'est seulement qu'en cherchant qu'on trouve. La

balle est dans ton camp, fiston. Sache que rien ne s'entreprend sans risque. Je te souhaite une bonne chance.

— Merci, mère, pour tes conseils. Je tâcherai d'y penser. Je t'en fais la promesse.

— Serre-moi donc dans tes bras, fils. Depuis tout petit tu m'as toujours obéi, c'est pourquoi je suis fière de toi. Que Dieu te bénisse et te donne celle qui te convient et qu'il te donne de nombreux enfants !

— Amen !

En sortant de la chambre de ma mère, mon cœur retrouva son rythme normal. Depuis la mort de mon père, ma mère avait considérablement dépéri. Elle n'avait plus goût à la vie. Elle voulait à tout prix mourir. N'eût été la performance et l'efficacité des médecins spécialistes, elle serait éteinte depuis et son vœu de voir mon enfant avant trépas serait devenu illusion. Mais était-ce de ma faute si à l'âge de trente-cinq ans, j'étais célibataire? Toutes les femmes que je rencontrais et dont je désirais en faire une épouse n'avaient d'yeux que pour mon argent.

Je viens d'une famille très pauvre et polygame. Mon père avait épousé sept femmes au moins. Ma mère en était la quatrième. Avant de s'unir à mon père, elle avait déjà ma sœur Best d'un ghanéen .Après cinq ans de vie commune, ils se séparèrent à la naissance de cette dernière. Et c'est par hasard qu'elle a rencontré mon père au

Ghana venu acheter de l'engrais pour son champ. Ma mère était togolaise et comme le père de sa fille Best ne voulait plus d'elle sous prétexte qu'il ne désirait pas une fille, elle avait saisi l'occasion qui s'était présentée quand mon père lui fit des avances. La polygamie de mon père lui était égale. Elle avait cru qu'elle serait la dernière épouse comme le lui avait promis mon père, mais la parole d'un homme doit être toujours prise avec des pincettes! Trois autres femmes la suivirent. Mon père devenu vieux, n'arrivait plus à aller au champ. Pour lui, épouser plusieurs femmes et faire beaucoup d'enfants l'aiderait à cultiver son vaste champ de maïs. Quelle mentalité rétrograde ! Il refusait de nous scolariser. C'était du temps perdu, de l'argent qu'on jetait par la fenêtre. Il disait souvent que l'école ne servait qu'à apprendre aux enfants comment aller à l'encontre des us et coutumes établies par les anciens. Il détestait l'école. Seule ma mère s'était occupée de notre instruction, en payant les frais de scolarité avec l'argent qu'elle récoltait de la cueillette de coton à cette époque. Mon père furieux de nous voir les matins prendre le chemin des classes au lieu de celui des champs, priva ma mère de tout soutien. Je me souviens que des fois, revenu de l'école après les dix kilomètres de marche, pour me refaire les forces, je ne trouvais que des marmites vides, Toutes les autres femmes de mon père se préoccupaient chacune de ses enfant et sans le moindre temps pour l'enfant de la

rivale. Des fois je repartais l'après-midi le ventre creux ou je croquais quelques noix de palme que j'accompagnais d'un peu de farine de manioc. Les femmes de mon père se disputaient souvent. Elles ne s'entendaient jamais. C'est à la suite de l'une de ces disputes que ce nom « Soké » me fut donné à ma naissance. Très tôt mon frère Joshua et mes deux sœurs abandonnèrent les études pour chercher un travail rémunérateur. Mon frère trouva un emploi dans une usine de transformation de coton. Quant à mes sœurs, elles se marièrent, me laissant seul sur le chemin de l'école avec ma mère à mes côtés pour me venir en aide avec le peu de moyen qu'elle trouvait. Clopin-clopant, j'obtins mon Certificat d'Etudes du Premier Degré (CEPD) avec brio : premier du centre. Je reçus l'aide d'une ONG pour continuer mes études secondaires à Dakar. La séparation fut douloureuse. Je me souviens encore du jour où je devais prendre l'avion. Ma mère était inconsolable comme si elle était en train de perdre une partie d'elle-même. Malgré le dépaysement, le nouveau mode de vie auquel je devais m'habituer et le travail harassant, j'obtins, après sept ans, mon baccalauréat. Là aussi, je fus major de ma promotion. Etant rassurée de mes capacités et de mes dispositions à bien travailler, cette même ONG m'octroya une bourse pour la France. Et là, tous les moyens mis à ma disposition me permirent de sortir docteur en mathématique. Quand le film de toutes ces

souffrances me vient à l'esprit, l'idée de prendre une de ces femmes paresseuses et possessives me décourage. Et puis je n'ai même jamais eu la chance de tomber sur la bonne. Des fois, dès le premier contact, elles vous font la liste de leurs besoins : maisons, voitures, pour elle-même ou pour les parents, un compte en banque et que sais-je encore ?

Mon ami d'enfance Kaleb, par contre, a eu la chance de tomber sur la femme de sa vie qui lui a donné deux merveilleux enfants. Quand j'y pense des fois, une tristesse sans borne m'envahit. Il m'arrive de l'envier parfois quand, accompagné de sa femme et de ses deux gosses me rend visite. Quand je me rappelle qu'il était loin d'être un bon élève.

Depuis que maman Lawè vit avec moi dans ma grande maison située dans le quartier Nukafu , elle est vraiment suivie par des médecins compétents en la matière. Depuis lors, sa santé s'améliore. Pour ce qui est du mariage, c'est le dernier de mes soucis pour le moment. Avec ma situation et mon extrême jeunesse, elles se jettent à mes pieds comme des mouches attirées par du bon miel. Mais comment faire le bon choix qui ne me fera jamais regretter ? .Comment savoir si cette Amandine qui court après moi à ma sortie du boulot ou même cette Catherine qui me téléphone au moins toutes les dix minutes ne courent qu'après mon argent ? Comme l'a dit ma mère, il va falloir que je tente ma chance encore et encore.

La suite vous attend.

Vous venez de lire le premier chapitre.
Le roman complet, 125 pages, est disponible
en version numérique.

2000 FCFA

romancia-africa.beauty

HEDJOLE DZIEDZOM ESSIME KANGNI
